

Quand Chypre était la perle de l'Empire ottoman

Jean-Paul Roux

Ancien directeur de recherche au CNRS Ancien professeur titulaire de la section d'art islamique à l'École du Louvre

La position stratégique de l'île de Chypre en Méditerranée lui a valu de tout temps d'être l'objet des convoitises des puissances du moment. Jean-Paul Roux nous explique le choc ressenti par la chrétienté face à la conquête ottomane de 1571 qui mettait fin à des siècles d'histoire et allait être déterminante pour l'avenir des populations de l'île. La Grèce et la Turquie vont chacune revendiquer cette portion de terre jusqu'à la partition de l'île qui sépare les deux peuples grec et turc, situation inchangée aujourd'hui.

L'irrésistible ascension de l'Empire ottoman

Rien au XVI^e siècle ne semblait pouvoir arrêter l'irrésistible progression des Ottomans. Ils remportaient victoires sur victoires, en Asie contre les Séfévides d'Iran, en Afrique contre les Mamelouks et les Maghrébins, en Europe contre les Habsbourg et la France avait en quelque sorte trahi la cause de la chrétienté en s'alliant à eux. N'avait-on pas vu en 1543 les Turcs assiéger Nice et venir hiverner à Toulon ? Toute la Méditerranée orientale était devenue pour eux un lac où ils se promenaient à leur guise depuis qu'ils avaient occupé la Syrie et l'Égypte (1516-1517), Rhodes (1522) et d'autres petites îles de moindre importance, comme Chio (1566) dont le nom prendrait ultérieurement une résonance sinistre : voir Delacroix ou Hugo. Seule Chypre leur échappait encore bien que les Vénitiens qui en étaient alors les maîtres payassent tribut à la Porte, le gouvernement ottoman, pour la conserver.

La conquête de Chypre par les Ottomans...

À peu près grande comme la Corse, Chypre étendait son beau corps le long des côtes pamphyliennes et ciliciennes de l'Anatolie et peu loin de celles de Syrie. C'était encore une sorte de petit paradis, accroché à son antique et merveilleux passé et vers lequel tout le monde tournait les yeux.

Dès son avènement, le padichah ottoman Selim II (1566-1574) semble décidé à faire de sa conquête son affaire personnelle. Celui qu'on nomme *Mest*, « l'Ivrogne », ne néglige rien pour s'en emparer. Il prépare minutieusement sa campagne. Il lève une formidable armée, arme une flotte qui ne l'est pas moins – quelque trois cent soixante navires – qu'il confie à Lala Mustafa Pacha. Rarement les Turcs ont fait un tel effort, rarement ils ont eu une telle supériorité sur leurs

adversaires. Ils attendent une victoire facile. Mais les Vénitiens résistent bien plus qu'on ne le croyait possible et il ne faut pas moins d'un an pour faire tomber Famagouste : la ville capitule enfin le 1er août 1571 et tout l'Occident frémit.

...bouleverse la chrétienté

Qui aurait pu penser que la conquête de Chypre susciterait une telle émotion dans la chrétienté ? Elle la bouleverse plus que ne l'a fait la conquête de la Hongrie (1526-1541), plus que le premier siège de Vienne (1529). C'est sans doute que Chypre jouit d'une position stratégique importante, comme son histoire depuis la plus haute antiquité l'a souvent montré, que c'est une base essentielle pour le commerce européen. C'est surtout qu'elle est au plus haut point chargée de souvenirs émouvants et grandioses, qu'elle est un symbole.

Certes elle avait été longtemps byzantine, amarrée solidement à l'empire d'Orient depuis que celui-ci avait repoussé les très précoces attaques arabes (637-649) et éliminé, entre 703 et 747, les flottes musulmanes qui cinglaient si souvent vers elle. Mais cela était si vieux qu'on l'avait à peu près oublié, qu'on ne voyait plus en elle un foyer de cette orthodoxie que l'on exérait. En revanche, on gardait un souvenir vivant, tenace, des temps où elle avait été franque et vénitienne, des temps où elle avait servi de base de départ aux croisés en route vers la Terre sainte, de ceux où, après la chute de Saint-Jean d'Acre (1291), elle était devenue le principal centre latin et catholique en Orient. En 1192, Guy de Lusignan, un Poitevin, l'avait achetée aux Templiers et y avait fondé un royaume prospère (1197-1489), un royaume où étaient venus s'installer bien des nobles de chez nous, où l'influence française était prépondérante. Puis les Italiens étaient intervenus : On les voyait arriver partout ! En 1383, le roi Jacques Ier avait été obligé de céder Famagouste aux Génois, ce qui avait amené un peu plus tard Jacques II à s'appuyer sur les Vénitiens pour leur damer le pion. Il avait épousé une Vénitienne, Catherine Cornora, et celle-ci avait été obligée, en mourant, de léguer son royaume à la Sérénissime République (1489). C'est donc, avec la conquête ottomane, en 1571, presque quatre siècles d'une grande histoire qui s'achèvent. C'est, plus encore, un naufrage, une épouvantable déchirure, une relique que l'on perd, un rêve qui s'évanouit. On comprend l'émotion. Le grand-vizir Sokollu Mehmet Pacha la comprend aussi qui s'applique, mais en vain, à l'apaiser, à calmer le jeu, à ce que l'affaire en reste là.

Lépante : victoire immortalisée et sans lendemain

La chrétienté est trop secouée pour l'écouter. Elle l'est comme depuis longtemps elle ne l'avait plus été. Il lui faut faire un gigantesque effort, fût-il désespéré. La papauté, Venise, l'Espagne se conjuguent pour tenter l'impossible. Ils confient à Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles Quint, une flotte de quelque deux cents navires qui fait voile vers la Grèce. Le 7 octobre 1571, Don Juan surprend une escadre ottomane nettement supérieure. Et le miracle a lieu. Les Turcs sont anéantis. Ils perdent, ce jour-là, cent dix-sept navires contre seize pour les chrétiens, trente mille hommes et abandonnent cent cinquante mille esclaves qui ramaient sur leurs galères.

Qu'importe, après cela, que la victoire soit sans lendemain, que la marine ottomane se reconstruise en un rien de temps, qu'elle recouvre la suprématie en Méditerranée, que Tunis tombe, que l'Invincible Armada, la flotte victorieuse, finisse en 1588 sous les coups des Anglais ? Rien ne peut ternir l'éclat de la victoire. Le nom de Lépante restera dans la mémoire, en quelque sorte immortel, et on le lit encore avec frémissement sur les peintures du Titien ou de Véronèse...

Le témoignage d'un vainqueur : Cervantès

Sans doute ne dirions nous plus aujourd'hui, avec Cervantès qui y participa, qui y reçut trois coups d'arquebuse et y perdit l'usage d'un bras, que ce fut « la plus mémorable action des siècles passés, présents et à venir ». Mais cela ne nous autorise pas à minorer l'ampleur du bruit qu'elle fit d'un bout à l'autre de la chrétienté. Écoutons encore Cervantès : « Quand on annonça la victoire, dans

un moment si doux, je tenais une main sur mon épée ; de l'autre s'échappait un flot de sang. Je sentais ma poitrine atteinte d'une forte blessure et ma main gauche pendait, brisée. Mais telle fut la joie souveraine qui emplit mon cœur quand je vis abattre par les chrétiens le peuple féroce des infidèles que je ne voyais pas mes blessures. »

L'auteur de *Don Quichotte* tomba peu après captif des Sarrazins et passa cinq années « en Alger », dans les chaînes (1575-1580), et Chypre resta ottomane de par la paix de 1573 avec Venise. Un pacha y représenta dès lors le gouvernement impérial. Sa conquête, malgré Lépante, deviendra pour les Turcs un symbole comparable à celui que Lépante sera pour les chrétiens.

Destin des Latins, Grecs et Turcs après la conquête ottomane

Aux lendemains de la conquête ottomane, les Latins fuirent en masse. Ils abandonnèrent leurs biens, les beaux châteaux forts des Lusignan, leurs églises et leurs cathédrales gothiques, la Sainte-Sophie de Nicosie, la Saint-Nicolas de Famagouste, l'abbaye de Bellapaïs, proche de Kerinya, et maintes autres qui furent transformées en mosquées. Les Grecs restèrent et bénéficièrent souvent du nouveau régime : ils n'étaient guère aimés des Latins ! Ils achetèrent à bas prix les terres confisquées aux Français et aux Italiens. Leurs églises, très byzantines de style, de rite orthodoxe, et qui témoignent de leur ancienne prospérité, furent dans l'ensemble respectées. Leur religion fut reconnue, organisée, comme partout ailleurs dans l'Empire ottoman, sous le nom de « nationalité ». Leurs évêques recouvrèrent leur ancienne autorité et en 1754, obtinrent, avec le titre d'ethnarque, une sorte de vice-royauté : Mgr Makarios s'en souviendra et son peuple avec lui, quand il deviendra président de la république (1959-1974). Leur nombre, tout d'abord, s'accrut, le gouvernement ottoman ayant imaginé de transplanter dans l'île des populations du centre de l'Anatolie. On sait comment le grand architecte Sinan, originaire de Cappadoce, dut user de toute son influence pour éviter aux siens cette déportation. Plus tard il y eut, il est vrai, des tentatives de turquisation. Les turcophones parvinrent peut-être à représenter plus du quart de la population de l'île, ils sont aujourd'hui 18 %, et bien que les Turcs fussent surtout citoyens, ils possédèrent au moins 38 % des terres cultivées et la plupart des grandes propriétés. Le sol était riche et produisait en abondance vin et coton que l'on exportait largement, en particulier vers la Russie. Le pastoralisme nomade recula, puis disparut presque quand des mesures furent prises en faveur de la sédentarisation au début du XVIIIe siècle. Quelques Turcs – peu – parvenaient à occuper des situations en vue, tel ce leader politique libéral, Kamil Pacha (1832-1913), qui fut un temps grand-vizir, mais, dans l'ensemble, ils ne jouèrent en rien un rôle essentiel.

Déclin de l'Empire ottoman et conséquences pour Chypre

La situation de l'île, somme toute satisfaisante pendant trois siècles, commence à se dégrader au tournant de l'an 1800 sous l'influence de la Révolution française, de la naissance d'un sentiment international pro-hellène, de l'agitation nationaliste grecque et de l'intervention des « Puissances ». L'insurrection grecque de 1821 rend la situation catastrophique. Par mesure de précaution, le gouverneur de l'île fait arrêter notables et prélats, et exécuter nombre d'entre eux. L'Empire ottoman, en voulant montrer sa vigueur, dévoile surtout sa faiblesse. Il entre en décadence et de ce fait, le destin de Chypre, comme celui de toutes les provinces où les Turcs sont minoritaires, se trouve scellé. Pour elle et pour les autres, la seule issue ne peut être que l'indépendance.

Pour l'opinion publique, Chypre est vénitienne plus que grecque. Déjà dans le plan de dépeçage des Ottomans que la Grande Catherine II de Russie dessine dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, elle doit revenir aux Vénitiens, en même temps que la Morée et la Crète. Mais d'autres songent à une grande Grèce dans laquelle elle sera incluse. Peu de gens se souviennent qu'elle a été française. C'est à un outsider qu'elle échoue. La Russie menace la Turquie. L'Angleterre semble vouloir la protéger. La Porte imagine qu'elle se la conciliera définitivement en lui confiant en 1878 l'administration de Chypre qui, nominalement, restera ottomane.

De l'annexion britannique à l'indépendance

Cette fiction dure jusqu'en 1914 et l'entrée en guerre de la Turquie aux côtés de l'Autriche et de l'Allemagne. Elle est alors annexée par les Britanniques. Elle deviendra colonie de la couronne en 1925. Elle aurait pu rester turque, devenir grecque, être éventuellement confiée à l'Italie ou à la France ! Mais entrer sous la domination anglaise ! Nul ne l'accepte et surtout pas Ankara, mais aussi Athènes et les Chypriotes eux-mêmes. On parle alors beaucoup de *l'Enosis*, du rattachement à la Grèce. On en parle beaucoup trop et l'indépendance, en 1959, ne fait qu'endormir pour un temps cet intarissable discours. Quand, le 15 juillet 1974, une junte qui est à son écoute renverse le président Makarios, les Turcs réagissent avec violence. Cinq jours plus tard, le 20, ils débarquent dans l'île. Le 13 septembre 1975, ils proclament, dans les régions septentrionales qu'ils ont occupées et d'où ont fui les Grecs en un de ces lamentables exodes que l'on ne connaît que trop, un État autonome, laïque et fédéré qu'une ligne, dite d'Attila, sépare de la Chypre grecque.

Les vieilles images sont ressorties, les symboles ont joué, même si la France et l'Italie les ont oubliés, mais nous ne croyons pas cependant que ce soit seulement celles-ci et ceux-là qui ont fait agir les Turcs.

Jean-Paul Roux

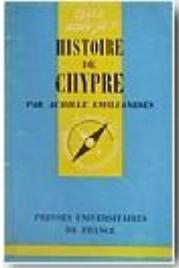
Septembre 2002

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

Bibliographie



A History of Cyprus (4 volumes)
George Hill
Cambridge, 1940-1952



Histoire de Chypre
A. Emilianides
Que sais-je ?
PUF, Paris, 1982



Chypre
J. Politis
Fayard, Paris, 1959



Chypre sous les Lusignan
Jean Richard
Geuthner, Paris, 1962